

L'apprentissage de la vie.

1. La malédiction de la diarrhée

On ne choisit pas de naître, dit-on. Alors pourquoi le 16^{ème} jour de ce lointain septembre quand mes parents conjuguèrent le verbe dans un flux d'étincelles que je peux à peine concevoir, pourquoi je fus le seul spermatozoïde en poste ce soir-là à me frayer un chemin à travers des liquides puants, le seul à parvenir à féconder l'ovule ? N'est-ce pas la preuve de ma volonté d'exister, de sortir du néant, de vouloir naître ? Qu'est-ce que vous dites de ça, hein ? Mais je m'éloigne du sujet et je crains d'égarer vos esprits matérialistes par la rigueur philosophique de mes propos. Alors trêve de digressions, venons-en au sujet principal qui est... **moi**.

Afin de bien exposer mon étude sur le sujet de l'apprentissage de la vie, je me suis pris en exemple. Je vais donc vous parler d'abord de mon enfance . *“Ah non ! Il ne va pas nous casser les oreilles avec son enfance, ce con!”*. Attention, je vous entends. Ne soyez pas brusques. Dites-vous bien que l'enfance est un stade crucial de la vie. Alors, pour commencer, je vais dissiper une légende urbaine qui a couru dans le village lors de ma naissance. On raconta qu'un faucon avait tournoyé trois jours autour de la maison puis disparu dans les nuages. Les aînés ont tenté d'en décrypter le symbole en cherchant des présages similaires dans la biographie des grands esprits. Léonardo da Vinci n'a-t-il pas été visité dans son berceau par un milan? Oui, nous avons eu la visite de journalistes pour enquêter l'affaire mais la légende s'est vite dégonflée à mon discrédit. Il s'agissait en fait d'une corneille qui tournoyait à cause d'un chat mort dans le fossé. Rien à voir avec la supposée grandeur de mon esprit (*vous vous en doutiez, je parie...*).

De ma petite enfance, je ne me rappelle de rien jusqu'à l'âge de sept ans. On pourrait dire que j'ai été ni plus ni moins qu'une plante de maison, un légume et qu'à toute fin pratique, je suis venu au monde à sept ans. Tout à coup un éclair a frappé mon cerveau et mon esprit s'est éveillé sur le monde environnant. “Wow! J'existe! C'est le fun*, ça ! ” Pis paf, j'ai reçu une bonne claque en pleine face. “Mange donc comme du monde, maudit cochon.” Ce sont les premières paroles que je me rappelle de mon existence toute neuve. Je venais d'apprendre que j'étais un cochon ! Mes petites neurones encore vierges essayaient tant bien que mal de saisir les implications de ma ... réalité. Vous saurez que ce n'est pas facile à gérer d'être un cochon entouré d'un pléiade de frères et de sœurs pas commodes. Combien de fois j'ai entendu: “M'mam, le cochon a encore pissé au lit.”? Mais eus-je su, eus-je su dis-je bien, ce que le destin me réservait, je me serais accommodé avec fierté de l'étiquette de “pissenlit”, car je n'oublierai jamais la fois que j'ai chié dans mes culottes. Là j'en ai entendu des injures. Chacun y allait d'un timbre de voix le plus condescendant et menaçant possible. Le triste incident s'est déroulé chez nos voisins, les Morissette. Je me retenais depuis un bout de temps, trop timide pour demander les toilettes. Maudite diarrhée. J'en passe des bouts

sinon le coeur me lève. Dans le temps de le dire on m'agrippe par les moignons, on me déshabille, je suis debout dans l'évier, complètement nu, mon petit zizi à l'air et je pleure comme un veau. On me lave. Les commentaires désobligeants fusent de toute part. Je suis la honte de la famille, le paria, l'intouchable, le "cochon", le "maudit cochon"...

Pensez-vous que j'en ai gardé des séquelles ? Je me demande encore si l'incident a joué un rôle dans la décision de me placer à l'Orphelinat? Reste que je garde un bon souvenir de mon séjour à l'orphelinat, à part une raclée que j'ai eue pour refuser de manger un pâté au saumon (*Ça sent le c., le saumon*). Chez nous on mangeait des crêpes, du gruau, de la gibelotte, du macaroni, pis des fois rien pantoute*. Que voulez-vous, on était pauvres comme la gale.

Mais bon, revenons au sujet de l'étude. Comme je disais, la prise de conscience d'exister est le premier choc que subit un petit être humain. Reste que peu importe la façon dont tu débloques, tu te rends compte aussitôt que tu n'es pas tout seul. C'est le deuxième choc. Tu arrives dans une société toute faite. Il y a la famille, l'école, le village, la ville, le pays, le monde. On te manipule, on te moule, on t'impose des comportements, des croyances, des valeurs (*j'espère que vous prenez des notes, là*) et tu t'aperçois vite que les entorses aux règles établies entraînent des conséquences. Ça s'appelle la pression sociale. Un geste malheureux et on te montre du doigt, on se moque. J'en sais quelque chose, croyez-moi ...

Ici encore, afin de bien exposer mon étude sur le sujet, je me suis pris en exemple. À l'Orphelinat, mon esprit se met à bouillir d'activité. Je pète des scores en classe. Des étoiles collées partout dans mon cahier. J'ai des tas d'amis dont je n'ai plus le moindre souvenir aujourd'hui. Mais je me rappelle des Aventures de Tarzan. Johnny Weismuller et Cheeta, ça vous dit quelque chose? On nous présentait un film à tous les dimanches à l'orphelinat, et sur un grand écran, s'il vous plaît! On prenait ça vraiment au sérieux. J'y suis resté deux ans. Pour mon dixième anniversaire, donc, retour à la maison. On me comble de sourires, on m'étouffe d'accolades. On aurait tué le veau gras pour le retour de l'enfant prodigue mais on en avait pas. On repart à zéro. Sans se le dire, on sait qu'on s'aime, on sait qu'il manquait quelque chose. On est une famille à nouveau! Dans la soirée, assis sur les marches du perron, entouré d'un auditoire suspendu à mes lèvres, je leur raconterai les aventures de Tarzan. Morris, le petit dernier boit mes paroles, les yeux écarquillés, le visage illuminé. Il m'adorait, mon p'tit frère. Je le voyais dans ses yeux.

À Noël, je fus mandaté de choisir l'arbre de Noël et de le décorer. La tradition chez nous voulait que cet honneur revienne à un des membres de la famille. L'élu, choisi au hasard, pouvait composer son œuvre dans le secret absolu avec les quelques boules et guirlandes de l'an passé. Je choisis Morris comme assistant. Le jour du dévoilement, la famille s'attroupa dans le salon autour de l'arbre dissimulé sous un

drap. Aussitôt le voile levé, tous se regardèrent tour à tour, un peu assommés par l'originalité de mon travail. Marie, l'aînée, fut la première à briser la lourdeur du silence.

— C'est pas supposé être un sapin ?

— Oui, pis? Un bouleau...c'est beau, un bouleau.

— Oui, mais y a rien que 4 branches secs.

— Ben, on m'avait pas beaucoup de boules, hein.

Un murmure inquiétant grossissait dans la salle. La mutinerie risquait de prendre de l'ampleur. J'eus donc recours à l'ultime argument:

— C'est Morris qui m'a aidé à le choisir.

Morris sentit mon embarras et commença à pleurnicher en se réfugiant sous la jupe de ma mère.

— C'est beau un bouleau de Noël, protesta-t-il d'une voix misérable dont lui seul avait la technique.

— Un sapin, un bouleau, trancha ma mère, c'est Noël pareil. On ne va pas ruiner le Noël du p'tit pour un détail.

La discussion était close. On ne refusait rien à Morris au risque d'encourir les foudres maternelles et d'être fiché sur la liste des délinquants à l'approche de Noël. Le petit diable me jeta un regard fripon avec un sourire tordu dissimulé sous ses larmes de crocodile. J'avais un complice et non le moindre.

Ce furent des années de bonheur, de pure allégresse. Les glissades en traîneau dans les collines, les tunnels sous la neige, les combats épiques dans des forts aux dimensions amplifiées par notre imagination. Puis l'été, surtout. Pieds nus, malades de santé, on grimpait dans les arbres, on jouait aux cow-boys et aux indiens, à Tarzan, jusqu'à ce que les maringouins nous escortent de force à la maison. D'autres fois on cherchait des trésors dans le dépotoir du village ou encore on attrapait des menés dans l'étang. Sans le savoir on condamnait à mort ces petites créatures que l'on gardait jalousement dans un bocal et que l'on gavait de miettes de pain, de mouches ou de gruau.

Mais passe le temps ! À treize ans je rentrais au Collège.

Vous auriez dû me voir ! Grand, beau garçon, les travaux de la ferme m'avait sculpté des muscles d'acier. Je dégageais un 'je ne sais quoi' de noblesse. Si je n'étais pas si modeste, je dirais quelque chose de...séraphique. Cet atout joua sans doute en ma faveur lorsqu'on me proposa le rôle d'Othello dans le groupe de théâtre que j'avais rejoint et qui préparait un spectacle pour la fin de l'année scolaire. Je m'y impliquai corps et âme, persuadé d'avoir trouvé enfin ma vocation, ma mission sur cette terre. Aussi, la pièce fut un succès retentissant. À la dernière

représentation, je voltigeais déjà dans les hautes sphères de la rêverie, dégustant les retombées imaginaires de ma carrière internationale. Je voyais mon nom écrit en gros caractères sur toutes les affiches. On s'arrachait les billets. Je signais des contrats faramineux. Une interminable queue de fans en pâmoison attendaient à la sortie du théâtre pour un simple autographe.

Bon, je me lave les mains et je vous reviens.

J'aurais pu faire un grand acteur, vous savez. Tout le monde le disait au Collège... avant la catastrophe. Je ne portais qu'un caleçon sous ma toge blanche sinon la chaleur de la scène nous déshydratait en un rien de temps. Ce dernier soir, ma performance dépasse toutes les attentes. Je m'investis à fond dans mon rôle malgré un rhume de cerveau et une diarrhée qui me torture le ventre. La pièce tire à sa fin. Le traître Lago a fait son œuvre et Othello, persuadé de l'infidélité de son épouse se prépare à étouffer Desdémone de ses propres mains. Un silence funéraire règne dans la salle au moment où je m'apprête à enserrer le cou de ma traître épouse. Et là, je suis tellement concentré, je suis tellement habité par mon personnage que j'oublie la foule, j'oublie mon rhume, j'oublie ma diarrhée. Et là...

On entendit clairement une série de bruits incongrus plus écœurants les uns que les autres. Puis l'odeur nauséabonde se répandit sur la scène comme une brume toxique mêlée à des vapeurs d'outre-tombe. Desdémone s'affaissa sur le lit dans un râle de dégoût. Mon visage, lui, tourna au pourpre puis déclina tout le spectre des couleurs avant de se stabiliser sur une teinte verdâtre alors que mon arrière-train commençait à reproduire toute la gamme des ocres de Roussillon.

Pour l'éternité d'une seconde, je m'accrochai à l'illusion que le geste pût passer inaperçu. Mais la foule qui s'esclaffa de rire mit un terme à mon délire. Quelqu'un eut le réflexe de baisser les rideaux. Humilié jusqu'à l'os, je me suis isolé dans la salle de bain, laissant derrière moi une traînée visqueuse. J'y suis sorti seulement quand tout le monde fût parti.

Les critiques se sont bien amusés. On a dit que la représentation avait été écourtée en raison d'une fuite dans le système d'égout. On a dit qu'Othello avait voulu asphyxier Hermione plutôt que de l'étouffer. On a dit...on a dit..

Je ne suis pas retourné à ce Collège. On m'a transféré dans un autre établissement. Je n'ai pas daigné répondre à mes ex-admirateurs qui ont eu la délicatesse de m'offrir un cadeau à ma fête : des couches.

Je dois vous quitter maintenant. Ce rappel m'a mis tout à l'envers...

Pardonnez de vous importuner une dernière fois. Quitter sur un tableau aussi peu

reluisant ne me rend pas justice. Franchement, il faut rendre à César ce qui est à César ! Oui monsieur, j'ai fini par me démerder dans la vie. Lorsqu'on est victime à répétition de circonstances fâcheuses, on développe forcément un côté fataliste, une nervosité qui tend à restreindre le potentiel d'un individu. En vérité, à moins d'un retournement de situation, je risquais de m'enliser dans un merdier psychotique épouvantable. Je devins persuadé que le mauvais œil m'avait à l'œil et qu'il attendait l'occasion de me tendre un piège pour m'humilier publiquement encore une fois. Mais un concours de circonstances allait changer le cours du destin.

La susdite malédiction prit fin au cours de l'été qui suivit la fin abrupte de ma carrière théâtrale. Nous vivions au fond d'un rang dans un village isolé du nord du Québec. Mes parents comptaient sur un modeste troupeau de bêtes pour nourrir la marmaille : 3 vaches , un taureau déviant, 7 poules et un cheval. L'équidé servait à tirer la charrette pour sortir du bois de chauffage ou ramasser les récoltes de foin. Toujours est-il qu'un veau du printemps fut atteint d'une sévère diarrhée, si bien que ma mère, inquiète de sa survie, fit appel au vétérinaire pour sauver l'animal. Ce dernier expliqua en termes savants que la diarrhée était due à une inversion électrolytique des cellules intestinales et donna deux grosses pilules pour guérir le veau. Cependant, dit-il, fort probable qu'il est trop tard pour la pauvre bête. Et effectivement le veau succomba au cours de la nuit malgré qu'on lui ait propulsé une pilule dans la gorge à l'aide d'un instrument spécialisé, une sorte de petite carabine à pilules pour bestiaux. Rassemblés autour de la dépouille, les plus jeunes pleuraient. Mais moi, en regardant la deuxième pilule laissée sur une tablette dans l'étable, je fus carrément transporté dans un état second. Sous mes yeux étonnés, elle prit la forme d'un petit dieu Incas aux pouvoirs magiques capable de contrer l'influence du mauvais œil. Je fus bouleversé par la vision mais rassuré dans ma conviction qu'il me fallait avaler cette pilule. Après la mise en terre du veau, je me faufilai en douce dans l'étable. La pilule se trouvait au même endroit. Je soulevai la chose avec respect, l'apportai dans ma chambre et la posai délicatement sur une commode. Ensuite, je crus de mon intérêt de faire une brève cérémonie de gestes occultes et de composer des rimes pour une incantation de circonstance. Je me souviens seulement du début :

Dieu de la pilule,
Rotule et tarentule
Sitôt que je t'avale
Guéri-moi de mon mal...

Dieu de la pilule
Granule et mandibule...

Devinez quoi ! Au cours du mois qui suivit, mes maux de ventre se dissipèrent comme par magie. Et en guise de bonus, mon pénis allongea d'un centimètre au cours de la même période.

Note : C'est une fausse biographie, bien qu'il y ait des éléments véridiques.